Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies

Vol. 4, n°1 | 2000
Varia

Martine Ruchat, *Les chroniques du mal Le journal de l'éducation correctionnelle. 1850-1918*

Genève, Éditions Passé Présent, 1998, 214 p. ISBN 2-940014-16-7

Jean-Claude Vimont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chs/864>

DOI : 10.4000/chs.864

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 126-129

ISBN : 2-600-00433-5

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Jean-Claude Vimont, « Martine Ruchat, *Les chroniques du mal Le journal de l'éducation correctionnelle. 1850-1918* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 4, n°1 | 2000, mis en ligne le 02 avril 2009, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/chs/864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.864>

trois listes de discours non prononcés, de discours d'installation tenant lieu de rentrée ainsi qu'un relevé des discours de la Cour des comptes de 1864 à 1902.

Dans les sources, l'auteur a très heureusement signalé une liste des journaux dans lesquels il a puisé commentaires d'époque et informations complémentaires sur les discours non prononcés. Enfin, derniers morceaux de choix, les quatre index qui permettront aux chercheurs de multiples disciplines de se retrouver avec aisance dans cette littérature très typée : un index des auteurs des mercuriales, un index des notices nécrologiques de personnages dont font mention les mercuriales, un index des personnes, un index des lieux et surtout, un remarquable index des thèmes : plus de quatorze pages serrées nous incitent à vagabonder des abeilles aux voyages, en passant par les affaires criminelles, les aliénés, les anarchistes, l'esprit de la Cassation, le code de procédure civile, les cathares, le crime passionnel, la crise de l'esprit français, les devoirs des magistrats, l'égalité civile, les éloges (à foison), l'état de nécessité, la grève, l'idée de justice, la justice et la littérature, les justices de paix, le ministère public, les procès, l'unité de la législation, la vengeance, l'amour de la vérité, etc. De quoi permettre à l'érudit, à l'amateur et au chercheur de faire son marché et de composer un menu très riche. Voilà donc, comme dit plus haut, un livre qui vient à point, sur un sujet neuf.

Ainsi, chacun y trouvera de quoi nourrir sa recherche, aussi variée soit-elle. La justice ne dit-elle pas à chaque fois quelque chose sur un aspect de la société ? Sous un langage rigide, le sociologue, le politologue, l'économiste (quelques belles pages sont consacrées à l'étude des discours des magistrats à l'égard du capitalisme), bref toutes les sciences humaines peuvent trouver matière à nourrir leur festin. À ce titre l'ouvrage de Jean-Claude Farcy est un modèle et devient une référence. Que les historiens du droit et des mentalités le conservent soigneusement sur leur table de travail.

Jean-Pierre Nandrin
Facultés universitaires
Saint-Louis – Bruxelles

Martine Ruchat, *Les chroniques du mal. Le journal de l'éducation correctionnelle. 1850-1918*. Genève, Éditions Passé Présent, 1998, 214 p. ISBN 2-940014-16-7

Martine Ruchat avait présenté dans *L'Oiseau et le cachot, naissance de l'éducation correctionnelle en Suisse romande* (1800-1913), publié en 1993, deux établissements correctionnels de Suisse Romande : l'établissement industriel et agricole de la Garance, fondé à Genève en 1846, et la colonie agricole et professionnelle de Sérix-sur-Oron, inauguré à Palézieux en 1863. Son nouvel ouvrage prolonge ces études par l'analyse des journaux successifs tenus par les directeurs des établissements de 1850 à 1918. Les historiens français des colonies pénitentiaires privées et publiques mesurent la chance de disposer d'un tel matériau. Les fondateurs-administrateurs des colonies de Mettray, de Petit-Quevilly, de Guernanz, de l'Atelier-Refuge rouennais, pour ne citer que quelques exemples, les Demetz, Lecoigne, Faucher, sœur Marie-Ernestine, n'ont laissé que des rapports administratifs et des écrits épars qui ne permettent pas d'appréhender leur philosophie de l'éducation correctionnelle.

Les directeurs des colonies suisses ont couvert des milliers de feuillets, jour après jour, pour que les philanthropes et les pasteurs qui siégeaient dans les conseils d'administration de leurs établissements puissent en contrôler le fonctionnement interne. Dans l'introduction, Martine Ruchat souligne tout l'intérêt de cette pratique diariste, de ces « boîtes noires » qu'elle compare aux journaux de marins et où sont consignés les dépenses de la colonie, les punitions, les fautes des sous-maîtres, les comportements des enfants, les états d'âme des auteurs. Les aspects matériels quotidiens côtoient les réflexions sur la nature des fautes, sur leurs causes, sur les stratégies éducatives et punitives. Les directeurs tentent de cerner les personnalités des enfants « vicieux » – selon l'expression de l'époque – qu'on leur confiait et d'identifier ce « mal » qui les poussait à mal agir. L'auteur annonce qu'elle privilégie l'étude de l'ébauche d'un savoir et d'un savoir-faire spécialisés sur l'éducation correctionnelle. Elle estime qu'elle fut le creuset d'une identité professionnelle. Sept journaux sont étudiés selon un ordre chronologique avec la reproduction de larges extraits de chacun d'entre eux. Des citations sont sélectionnées par l'auteur pour illustrer un thème. C'est le cas, par exemple, pour comprendre les rapports entre les enfants et l'éducateur ou pour appréhender la nature de la correction. Des passages plus longs, chroniques de plusieurs journées, permettent de mieux découvrir la logique de pensée d'un directeur et de caractériser sa personnalité. N'oublions pas que nous sommes dans un contexte de « Réveil protestant » auquel participent plusieurs des dirigeants. L'un des atouts de ce livre est de mettre en perspective convictions religieuses et préoccupations correctionnelles. Les directeurs souhaitent agir sur la volonté des enfants, atteindre leur conscience individuelle pour les régénérer, pour les convertir et les soumettre à la volonté divine. La pédagogie correctionnelle est pour la plupart d'entre eux une forme de pénitence. Cette marque religieuse imprègne les discours sur le travail forcé, l'isolement, l'encellulement, le silence imposé, les passions réprimées, les privations et les châtiments corporels. Mais des nuances apparaissent entre les directeurs.

Le premier journal étudié, celui de Marc Thuillard, directeur de la Garance de 1850 à 1851, fait de constantes références à Dieu et à la conversion des âmes. La figure du mal est omniprésente et détermine les critères d'évaluation d'un directeur effectuant dans la souffrance et la peine un véritable chemin de croix au milieu d'âmes pécheresses. Le troisième journal fut rédigé par le pasteur Vautier qui administra la Garance de 1852 à 1856. Il peut être rapproché du précédent. Ce ministre de Dieu livre une lutte de tous les instants contre les manifestations du malin. Seules des causes surnaturelles – et la météo, comme dans d'autres journaux – peuvent expliquer les désordres commis par les colons. L'urgence est de les convertir en touchant leur cœur tout en les rendant dociles à la volonté divine. Il attache donc une grande importance aux manifestations d'affection qui sont le signe d'un progrès de l'enfant. Il expose par ailleurs tout un savoir-faire de la punition, y compris corporelle, afin de fléchir, mollir, plier, mater, vaincre l'enfant. La docilité est obtenue par la disciplinarisation : promenades tardives au pas de course, gilets de force, humiliations, menaces de renvoi en prison d'État. Ces deux journaux sont représentatifs du mode de pensée de ces directeurs-apôtres qui s'imaginaient intercesseurs entre Dieu et les enfants, qui fondaient leur pédagogie sur une grille d'interprétation morale subjective et qui privilégiaient la dimension individuelle de la correction.

Avec l'ancien sous-maître Rochedieu, la tonalité des chroniques prend une toute autre tournure. Il fut directeur intérimaire de la Garance de 1851 à 1852 (2^{ème} journal), directeur de la Garance de 1856 à 1863 (4^{ème} journal) et directeur de Sérix-

sur-Oron de 1863 à 1868 (5^{ème} journal). Toutes ces années ne sont pas couvertes par les journaux mais les feuillets conservés permettent à Martine Ruchat de dresser un portrait tout en nuances de cet ancien instituteur protestant d'origine française. Ce jeune directeur – il avait 27 ans lorsqu'il occupa pour la première fois le poste de directeur intérimaire – fait peu de références à Dieu. Il préfère dresser l'inventaire des activités et noter les bonnes actions des garçons. Il est sensible à la gentillesse des colons et à leurs marques d'attachement à sa personne. Il a confiance dans la capacité de l'établissement de la Garance à réformer ses hôtes et fournit quelques éléments d'analyse psychologique pour comprendre les attitudes des enfants. Il est partisan d'une pédagogie de la correction fraternelle qui s'appuie sur les principes en vigueur dans les écoles mutuelles. Pédagogue moderne, selon Martine Ruchat, il s'efforce d'atteindre l'âme des enfants par une « pédagogie de la bonté » fondée sur la confiance. Il cherche à persuader les sous-maîtres du bien-fondé de son approche éducative. Rochedieu ne néglige pas les punitions qu'il hiérarchise et diversifie : penums, mises au lit, pantalons déshonorants, etc.

Les trois derniers journaux étudiés, ceux d'Albert Leresche, de Paul Fontanaz et de Henri Piguet, ont chacun un style propre et une tonalité particulière. Le premier, rédigé par un ancien sous-maître qui demeura trente ans à la direction de Sérix, donne l'impression que la colonie était en état de guerre, sous le coup d'une menace perpétuelle. Trois maux jalonnent la chronique : la mort, l'incendie et la révolte. En 1884, 1885 et 1887, des événements avaient gravement perturbé l'établissement. En 1884, un élève était mort à la suite d'une bagarre avec un sous-maître. En 1885, des élèves incendièrent une partie de la ferme. En 1887, un élève mourut lors d'une bagarre entre élèves. Le journal relate les multiples formes de « résistance », active ou passive des colons : menaces à l'égard des sous-maîtres, bris de vitres, sabotages du travail, ruses pour se nourrir, aller voir les filles et, bien sûr, évasions et tentatives d'évasions. Le directeur semble désarçonné. Il incite les sous-maîtres à faire preuve de modération. Il ferme souvent les yeux sur des désordres et évite de déposer plainte par crainte d'une « révolution ». Leresche, protestant membre de l'Église libre, se voit en soldat de Dieu combattant les manifestations du mal. Lui aussi espère une conversion des jeunes mais il fait plus rarement référence à Dieu que les deux premiers auteurs présentés. Pour y parvenir, il institue un système de surveillance constante. Il est omniprésent aux côtés des sous-maîtres. Il épie derrière les portes les faits et gestes des colons. Il multiplie les rondes et enquête sur toute rumeur. On ne peut que songer à la dimension panoptique de telles pratiques ; trait disciplinaire que Michel Foucault avait souligné à propos de l'organisation de la colonie de Mettray. La parole est également au cœur de ce dispositif de correction : entretiens particuliers, explications, exhortations, recommandations et appels à l'honneur. Le directeur souhaite que les élèves reconnaissent leurs fautes, qu'ils fassent amende honorable, qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils s'excusent puis suivent de bons exemples : une pédagogie de la « conversion laïque », selon l'expression de Martine Ruchat, mais aussi une religion de l'aveu, caractéristique que l'on retrouvera chez son successeur Henri Piguet. Les insubordonnés et ceux qui sont rétifs à ce processus d'amendement sont punis par des consignes, sont mis au coin ou en cellule, sont affublés d'un écriteau, doivent travailler en escouade ou effectuer des marches forcées par mauvais temps. Comme dans beaucoup de colonies agricoles de la fin du XIX^{ème} siècle, on assiste à une militarisation de la discipline. Le journal de Paul Fontanaz, ex-sous-maître lui aussi, est dominé par ses difficultés relationnelles avec le reste du personnel de Sérix. Directeur semble-t-il

peu répressif et peu respecté, il est surtout préoccupé par les progrès de l'agriculture dans la ferme de la colonie. Le dernier journal, celui d'Henri Piguët, un ancien instituteur, montre une colonie en bon état de marche et où l'ordre règne. C'est le journal d'un technicien efficace qui tient des réunions périodiques, le soir, avec les sous-maîtres et qui impulse un travail d'équipe. Il annonce des stratégies éducatives qui n'ont pas disparu de nos jours.

Grâce aux sélections d'extraits effectuées par Martine Ruchat et grâce à ses analyses très fines des nuances entre les journaux, les « chroniques du mal » se lisent avec un intérêt soutenu. Elles permettent de cerner les balbutiements d'une éducation spécialisée et la lente accumulation de stratégies et de savoir-faire. On regrettera seulement l'insistance sur les systèmes punitifs au détriment d'autres aspects moins coercitifs de cette éducation. Les deux journaux rédigés par d'anciens instituteurs, Rochedieu et Piguët, se distinguent des autres chroniques. Plus « modernes », semble-t-il ? Ne pouvait-on avancer des explications plus complètes sur ces textes qui annoncent une pédagogie plus laïque ? Le grand mérite de ce travail réside dans la mise en valeur de l'arrière-plan théologique protestant. Des directeurs y puisent leurs schémas explicatifs des comportements déviants et leurs modèles de correction. D'autres semblent s'en affranchir quelque peu pour élaborer des grilles d'interprétation et des stratégies d'éducation plus modernes. Il n'y a cependant pas de rupture nette entre les uns et les autres. On a affaire à des inflexions qui sont également déterminées par la personnalité de directeurs-chroniqueurs qui, par la durée de leur administration, imprimèrent une marque certaine, sur les établissements. L'optimiste Rochedieu est très éloigné du tourmenté Thuillard ou de l'angoissé Leresche. Martine Ruchat nous incite donc à multiplier des études comparatistes – comment les directeurs catholiques ou francs-maçons analysent-ils les déviations et comment élaborent-ils leurs stratégies de correction ? – et à appréhender d'une nouvelle manière les rapports, correspondances, chroniques éventuelles des fondateurs et administrateurs d'établissements pénitentiaires pour les mineurs. En mettant au cœur de son étude la perception du « mal » et la relation entre l'éducateur et l'enfant, Martine Ruchat nous invite également à relire les textes des philanthropes et pénitentiaires du XIX^e siècle, à redécouvrir des aspects jusqu'à présent négligés de la pensée des Vingtrinier, Lucas, Demetz...

Jean-Claude Vimont,
Maître de conférences à l'Université de Rouen

Danielle Laberge, *Marginaux et marginalité. les États-Unis aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1997, L'Harmattan (Déviance et Société), Coll. Logiques sociales, 279 p., bibliographie, ISBN 2 7384 5087 3.

Divisé en cinq parties et en une quarantaine de chapitres que bouclent six pages de conclusion, l'ouvrage de Danielle Laberge étudie, sous l'angle de la sociologie, la marginalité sociale et les mesures de son endiguement aux États-Unis entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les ultimes décennies du XIX^e siècle. Le questionnement sociologique de l'auteur, qui utilise souvent la dimension historique de son objet comme une abstraction rhétorique ou naïve (l'histoire « rétrospective obligée » de ce qui se passe avant), abuse parfois d'un vocabulaire répétitif (gestion, désinstitutionnalisation, production et reproduction de la société, cible, etc.) rendant